

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal, par L. d'Ornano. — Petite correspondance de l'Album Universel. — Perles littéraires : Le chant des oiseaux, par Chateaubriand. — Poésie : Une voix dans l'orage, par André Lemoine. — Petites notes scientifiques, par M. des X. — Propos d'étiquette. — Poésie : Chanson du cœur, par Jacqueline. — Nouvelle : Les fiançailles impromptues, (avec gravures). — Deux curieuses pendules, (avec gravure). — En bicyclette chez les cannibales, (avec gravure). — Recettes culinaires. — Nouvelle : Enterré vivant, (avec gravures). — Un geste de la Parisienne. — Chronique de la mode. — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Le bain le Monsieur le curé, conte breton. — Récréation en famille, (avec gravures). — Pages humoristiques variées, (avec gravures). — Choses et autres. — Le vol de l'éléphant blanc, par Marc Twain.

FEUILLETONS : — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : — Piano, l'Enchanteresse par Mendelssohn. — Chant : Sainte-Cécile, par Auguste Charbonnier.

GRAVURES : — Beaux-arts : Sainte-Cécile ; les charmes de la musique. — Comment les femmes doivent se retrousser, six gravures. — Cinq toilettes pour enfants. — Variété de dessins humoristiques.

ENTRE-NOUS

La première partie de cette causerie pourrait être intitulée comme la page féminine de certains journaux : "Pour vous, mesdames."

Parler des femmes est toujours chose épineuse et dangereuse, car on risque de blesser ou de froisser, sans le vouloir, ces fleurs animées dont on ne veut qu'admirer la beauté et respirer le doux parfum, mais le sujet devient encore plus difficile à traiter quand il s'agit de comparer la femme à l'homme, au point de vue mental et physique.

Un savant russe — ces Russes ont toutes les audaces — vient d'avoir l'aplomb de publier un livre sur la question, mais il l'a traitée d'une manière intelligente et surtout très... comment dirai-je... très galante.

La femme inférieure à l'homme ! Allons donc, imagination ! pure ou plutôt impure imagination.

Il est cependant prouvé, dira-t-on, que, depuis les temps les plus reculés, la femme a toujours été regardée comme inférieure à l'homme, mais cela ne prouve rien, et ce qu'il faut, c'est rechercher la cause de cette idée, qui s'est propagée de siècle en siècle.

Au commencement, je parle de longtemps après le fiasco d'Adam et d'Eve, qui, par leur conduite déplorable, se firent mettre à la porte de l'Eden,

l'homme dut pourvoir à la nourriture de sa conjointe et de ses petits, et, pour ce faire, être dehors tout le jour, pour chasser et rapporter à la caverne de quoi manger.

Cet exercice forcé, la vie active, les longues marches, endurcirent ses muscles et en firent un être vraiment fort, capable de lutter avec les fauves, pendant que sa pauvre femme restait près du foyer, alimentait le feu et prenait soin de la nichée d'enfants.

Le soir, l'homme rentrait, éreinté, pas toujours de bonne humeur, et, si le morceau de viande n'était pas cuit à son goût, grondait et levait la main. Et la main était lourde...

La pauvre femme baissait la tête et se taisait. Elle s'inclinait devant la force.

Cependant, disons-le à son actif, jamais Adam ne rentra "chaud" au domicile conjugal, car, en ce temps de lointaine souvenance, aucune société de tempérance n'existait et l'eau des sources, seul liquide buvable connu, était de meilleure qualité que celle de l'aqueduc de Montréal.

Quoi qu'il en soit, il est évident que notre grand'mère Eve a dû passer de mauvais quarts d'heure.

◆◆ Et cependant, cette supériorité physique de l'homme est-elle bien prouvée ?

En Russie, dit M. Novicow, l'auteur susdit, il y a des centaines de mille femmes employées dans les manufactures, qui, après avoir travaillé onze heures à la fabrique, se remettent à l'ouvrage en rentrant à la maison, pendant trois ou quatre heures, pour vaquer aux soins du ménage et de la famille. Quel homme pourrait y tenir ?

Le Russe a raison, et, comme preuve de l'endurance de la femme, je citerai la Canadienne-française qui, mère de dix, douze ou quinze enfants, levée avant l'aurore, veille à tout, travaille encore après le coucher du soleil, soigne toute sa tribu et ne se couche que la dernière, pour dormir quelques heures, et de quel sommeil ? Réveillée à chaque instant, donnant à boire au plus jeune, berçant l'un, consolant les autres, quoique tombant de fatigue, pendant que l'homme, rompu aussi, dort à poings fermés.

C'est une rude femme que la Canadienne, mais si dure que soit sa tâche, plus grand encore est son courage, et je ne crois pas que Jean-Baptiste, au point de vue de l'effort musculaire soutenu, puisse en remonter à Joseph.

On dit aussi que l'homme, étant plus fort physiquement, a plus de courage physique que la femme.

Cette assertion ne me semble pas plus prouvée que la première.

Certes, Alexandre, Annibal, César, Napoléon étaient évidemment très braves, mais que dira-t-on de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, de Charlotte Corday, et, chez nous, même, de Mlle de Verchères ?

Et puis, souvenez-vous du temps des persécutions, où les martyres chrétiennes mouraient avec le même courage et le même sourire aux lèvres que les condamnés chrétiens.

◆◆ Le cerveau de la femme pèse moins que celui de l'homme, dit-on encore, donc...

Ce donc, dont je connais la fin, n'est pas concluant au point de vue intellectuel, car, si on l'admettait, il faudrait en arriver à un résultat entièrement athée, à savoir que la matière serait pensante, ce à quoi je ne puis consentir.

Le cerveau de la femme est moins volumineux que celui de l'homme, parbleu ! mais son corps aussi a moins de matière. C'est une question de proportions purement physiques.

Un écrivain français, Fourier, a traité aussi ce sujet, en prenant la défense de la femme, et invoque l'histoire à l'appui de sa thèse ; il remarque que les femmes se sont montrées toujours supérieures aux hommes quand elles ont pu, grâce à l'autorité souveraine, déployer sur le trône leurs moyens naturels. "N'est-il pas certain que, sur

huit souveraines, libres et "sans époux", il en est sept qui ont régné avec gloire, tandis que sur huit rois, on compte habituellement sept souverains faibles ?... Les Elizabeth, les Catherine ne faisaient pas la guerre, mais elles savaient choisir leurs généraux, et c'est assez pour les avoir bons. Dans toute autre branche d'administration, les femmes n'ont-elles pas donné des leçons à l'homme ?

Nul prince n'a surpassé en fermeté Marie-Thérèse, qui, dans un moment de désastre où la fidélité de ses sujets est chancelante, où ses ministres sont frappés de stupeur, entreprend à elle seule de retremper tous les courages. Elle sait intimider la diète de Hongrie, mal disposée en sa faveur ; elle harangue les magnats en langue latine, et amène ses propres ennemis à jurer sur leurs sabres de mourir pour elle.

Plus loin, Fourier dit des sottises, et je ne le suivrai pas plus loin.

◆◆ Au point de l'endurance et des fatigues, sans parler du dévouement illimité et du courage toujours prêt, l'homme peut-il être comparé à la femme pour le soin des malades ?

Dernièrement, j'ai visité le couvent du Sacré-Coeur, à Québec, où l'on soigne l'humanité dans ses extrêmes ; d'un côté, les tout petits, les enfants, déposés la nuit autour de l'hospice ; de l'autre, les vieillards, hommes et femmes, épileptiques, incurables, et j'ai été émerveillé, une fois de plus, de l'étonnante capacité d'efforts physiques et moraux dont font preuve les Soeurs, humbles héroïnes du devoir volontaire.

Les enfants, passe encore, car la jeune fille qui se consacre à Dieu, dans ces maisons de charité, bien que n'ayant jamais connu les joies de la maternité, est toujours un peu mère de famille de par sa nature ; mais ces vieux et ces vieilles, débris de la vie, souffreteux malpropres malgré eux, exigeants dans leurs souffrances, réclamant toujours, ces épileptiques qui tombent tout à coup dans des crises épouvantables, quel spectacle !

Et je regardai ces Soeurs, au visage calme, aux regards si bons, jeunes et jolies parfois, se précipiter au secours des malheureux dont les convulsions me faisaient peur et me donnaient la chair de poule. Quels hommes pourraient en faire autant ?

Mais ces femmes, ces admirables filles qui consacrent leur vie au soulagement des souffrances humaines, d'où viennent-elles, quelles fautes expient-elles pour se condamner ainsi à des travaux répugnants ?

D'où elles viennent ? De partout, de la campagne et de la ville ; elles appartiennent à d'excellentes familles, elles sont instruites, distinguées, et auraient certainement brillé dans le monde.

Quelles fautes elles expient ? Celles des autres, nos fautes à nous. Ces enfants abandonnés en sont la preuve, et plus d'un de ces vieux ne doit qu'à lui-même les infirmités dont il souffre.

La femme inférieure à l'homme, non ; et, quant à moi, je reconnais au contraire sa supériorité sur une foule de points, et même... dans le vice.

Mais, nous ne nous occuperons pas de ce dernier côté de la question. "Glissez, mortels, n'appuyez pas."

◆◆ La semaine dernière, une annonce parut dans un journal des Etats-Unis : "On a besoin d'une oreille, côté droit, de telle grandeur. L'oreille peut appartenir à un homme, une femme, un jeune homme ou une jeune fille. On paiera "cinq mille piastres."

Il s'agissait d'un individu, très riche, riche comme on ne peut l'être que dans la grande république américaine, qui, ayant été obligé de se faire enlever une oreille, voulait la remplacer par une autre. On devait couper l'oreille de l'individu choisi, on l'appliquait immédiatement sur la partie correspondante et préparée du millionnaire, on donnait cinq mille piastres à l'opéré, et on le flanquait à la porte.